

## CATACOMBES

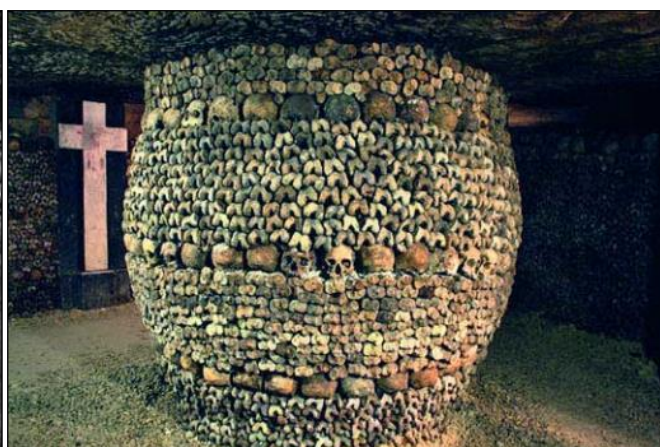
Les catacombes sont d'abord d'anciennes carrières souterraines situées sous la ville — ici Paris pour ce qui nous préoccupe — reliées entre elles par des galeries d'inspection. Elles ont été transformées en ossuaire au XVIII<sup>ème</sup> siècle avec le transfert des dépouilles des cimetières, pour des raisons de salubrité publique. Ce nom de catacombe leur a été donné par analogie avec les nécropoles souterraines de la Rome antique, bien qu'elles n'aient quasiment jamais servi de sépulture initiale.

Une partie des catacombes parisiennes se visite, mais il s'est développée toute une population d'amateurs, aux motivations diverses, les « cataphiles », qui agit plus ou moins aux frontières de l'illégalité. De ce fait, leur terrain d'action a dépassé le XIV<sup>ème</sup> arrondissement au sens strict et a conquis des sites souterrains comme les caves, les aqueducs, etc.

Il semblerait que le « gendarme » des catacombes, l'Inspection Générale des Carrières, se contente de maintenir la fréquentation des catacombes à un niveau acceptable en termes de sécurité publique.



1- Le parfait cataphile. Furtivité...



2- La partie touristique.



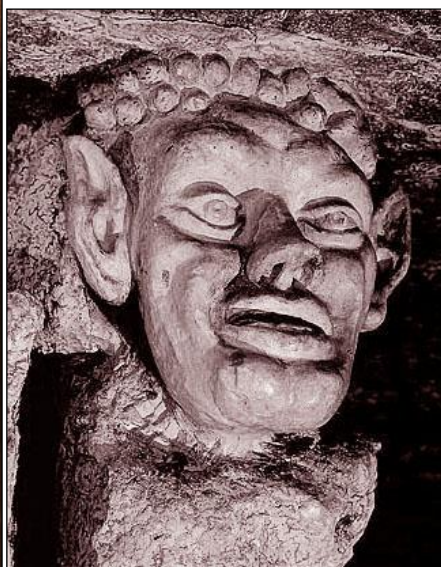
A ce niveau, les catacombes recourent les caves d'une ancienne brasserie. Les artistes se sont inspirés d'œuvres de l'Histoire de l'art, comme « La Source », d'Ingres, ou encore « The Disquieting Muses » de Giorgio de Chirico.



1- Une inspiration « bande dessinée ».

2- Mort aux cons.

Les cataphiles qui nous intéressent ici sont ceux qui laissent des traces de leur passage autres que des immondices. Ils s'expriment par le dessin, la peinture et la sculpture. Notre propos n'est pas d'en dresser une typologie, mais de montrer la variété des expressions qui, dans leur ensemble, ne sont pas typiquement « cataphiles », mais s'inscrivent dans le mouvement du « street art », ou « art des rues ».



1-L'indienne.

2-Corps blanc de Jérôme MESNAGER. Avec ce schéma, l'artiste s'est fait connaître et est devenu un « classique » du « street art ».

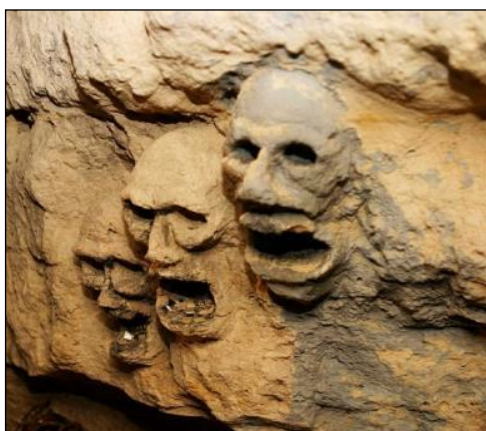
3-La sculpture aussi...



Carrière dite « des Animaux, Paris. Photos <http://explorationurbaine.com/la-carriere-des-animaux/>

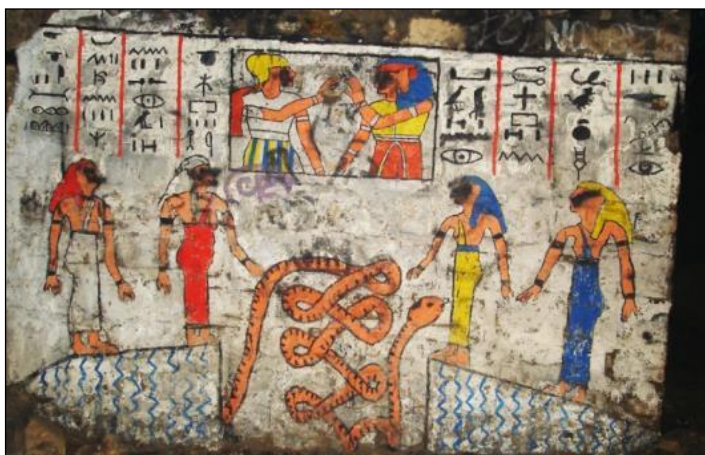


*Sculptures du fort de Port-Mahon. Elles ont été réalisées de 1777 à 1782 par un carrier nommé Décure, dit Beauséjour, vétéran des armées de Louis XV. Selon Le Conducteur portatif de 1829, il s'agirait d'un soldat enrôlé en 1756 dans l'armée de Richelieu lors de l'opération de reconquête de Minorque. Réformé, il entra à l'Inspection des carrières afin de compléter sa modeste solde. Travaillant la journée aux travaux de consolidation sous la direction de Guillaumot, il sculpte après son travail et représente une maquette ainsi que diverses vues du fort de Port-Mahon, la principale ville de l'île de Minorque, aux Baléares, où il aurait été un temps prisonnier des Anglais. Voulant parfaire son œuvre, il engage la création d'un escalier d'accès depuis le niveau supérieur de la carrière ; mais il provoque ainsi un fontis qui le tua sur le coup. Ces sculptures, abîmées pendant la Révolution ont été restaurées en 1854, et à plusieurs reprises depuis lors. <http://fr.academic.ru/dic.nsf/frwiki/297749>*



<http://paris365days.com/paris-from-the-inside/>





Ces trois photos (Ian Cox et Martha Cooper) prises en 2011 à Paris, montrent les moyens déployés parfois par les graffeurs. <http://www.fatcap.org/article/underbelly-a-paris.html>



Encore Paris. <http://www2013.freenux.fr/Petit-tours-dans-les-catacombe-de.html>

## SOUTERRAINS

Avec les souterrains, nous sommes au cœur des fantasmes les plus populaires. Généralement, ces phénomènes mystérieux sont crédités de dimensions fabuleuses — au sens ou fabuleux veut dire : « qui relève de l'affabulation » — comme celui que la tradition orale fait démarrer d'une modeste tour à signaux médiévales à Saint-Martory, Haute-Garonne, et qui conduit... à la basilique Saint-Sernin de Toulouse, soit une centaine de kilomètres ; encore que ceci ne doit pas être le record dans sa catégorie !

L'autre versant du fantasme est une ignorance totale de la réalité matérielle d'un souterrain par ceux qui en sont les plus proches voisins. Dans leur ouvrage « Souterrains de Touraine, Blésois et Vendômois », paru chez Alan Sutton, Jérôme et Laurent Triolet racontent qu'un jour, au cours de leurs recherches vers Azay-le-Rideau, ils recherchaient un souterrain signalé, mais introuvable au bout de quelques heures de prospection. Ils rencontrent alors une dame qui connaît le lieu, à quelques dizaines de mètres de sa maison, au milieu d'un bosquet envahi de ronces. Elle est formelle : lorsqu'elle était enfant, son père lui interdisait de s'en approcher, car le souterrain s'étirait sur des kilomètres et elle s'y serait irrémédiablement perdue. L'interdiction formulée il y a près d'un demi-siècle était toujours intangible, et nos explorateurs s'en furent vers le souterrain sans la brave dame. On se doute de la chute : après débroussaillage, ils se trouvèrent devant une cavité de deux mètres de large et trois de long...

Nous excluons d'entrée de ce travail tout ce qui concerne les caves et autres cavités à usage domestique et agricole, banales dans les pays où le sol s'y prête, pour nous intéresser à deux types de souterrains : les souterrains-refuges et les souterrains annulaires.

Les souterrains-refuges à défense passive

Ce terme « actif » et « passif » est emprunté à l'art militaire, et distingue la nature des protections d'un ouvrage. Quelle que soit d'ailleurs la nature de la protection, elle est toujours temporaire et exclut tout séjour permanent, comme c'est le cas par exemple dans les « roches » de Doué-la-Fontaine, qui ont des fenêtres et parfois même des cheminées (voir plus haut).

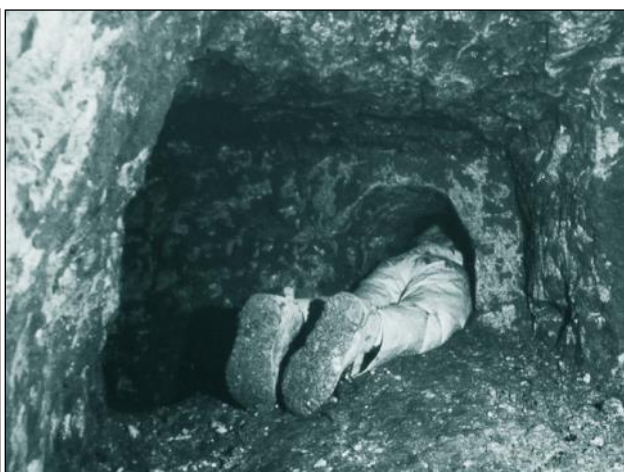
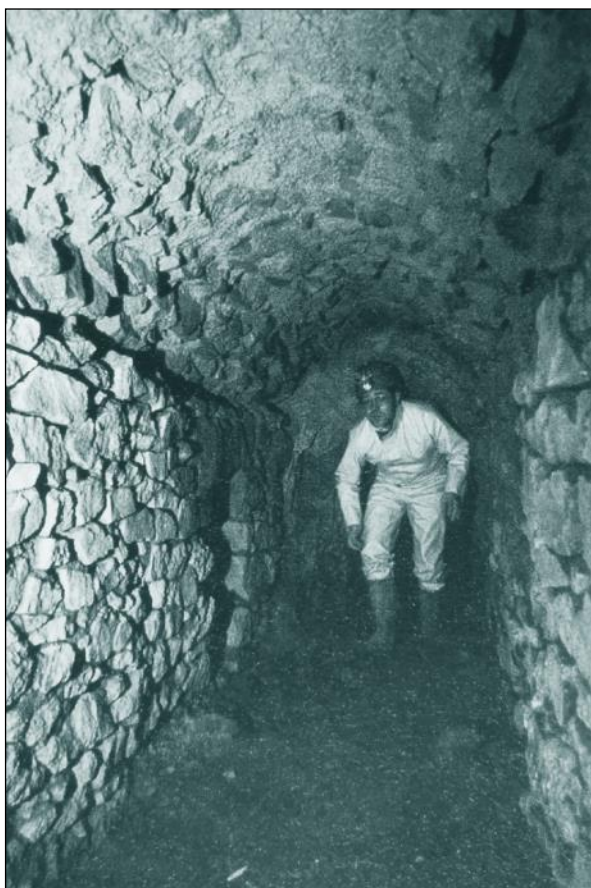
Ces souterrains-refuges se composent d'une ou plusieurs salles reliées par des couloirs étroits, entièrement creusés dans la roche pendant des périodes troubles et destinés à abriter, selon leur taille, les habitants d'une ferme ou d'une collectivité un peu plus étendue. Parfois, ils avaient des aménagements destinés à assurer la survie pendant un temps relativement long, comme des silos à grain, et/ou la possibilité d'héberger du petit bétail. On ne s'y déplace que courbé, voire à quatre pattes, et ils se terminent toujours en cul-de-sac. La largeur est en rapport ; outre le but de minimiser le volume de roche à excaver, ceci rendait difficile la pénétration d'un intrus en armes. Leur profondeur sous la surface n'excède guère 6 mètres. Leur accès était dissimulé tant bien que mal dans l'habitation ou ses dépendances.

La défense passive consistait essentiellement à retarder les intrusions et à décourager un ennemi de passage, comme les compagnies de pillards qui battaient les campagnes et razziaient tout sur leur passage. On pourrait, cyniquement, dire que la philosophie de ces refuges était : « Va voir ailleurs si c'est plus facile ! »

Trois types d'obstacles s'y rencontrent : des portes, des étroitures et des puits-pièges. On les estime généralement antérieurs au XIV<sup>ème</sup> siècle.

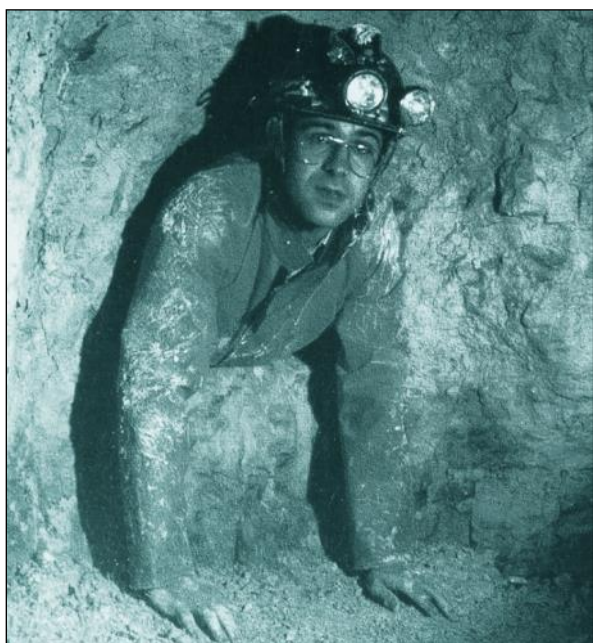
Divers obstacles passifs empêchaient la progression d'un ennemi qui aurait découvert l'entrée de la cache : portes de bois, barrages de forts madriers empilés horizontalement et dont les extrémités étaient glissées dans des saignées verticales creusées dans les parois latérales du passage, puits-pièges dissimulés au débouché d'un couloir. Un autre dispositif de défense passive, fort efficace, se retrouve fréquemment dans les souterrains-refuges : les chatières. Ce sont des goulots circulaires forés dans la roche et qui interrompent les couloirs ou interdisent l'accès à certaines salles. Ces chatières constituaient donc un point de passage obligé. Leur diamètre était de quarante à cinquante centimètres, juste assez pour laisser passer un homme de corpulence moyenne. Les chatières ne pouvaient être franchies qu'en reptation et après s'y être engagé tête la première. Au débouché de ce goulot, l'assaillant s'exposait aux coups des défenseurs qui l'attendaient, il devait se remettre impérativement debout pour se retrouver en attitude de combat. Un défenseur déterminé pouvait à lui seul contrôler et défendre efficacement le franchissement d'une chatière. Certaines chatières étaient closes, du côté de l'attaque, par un épais bouchon de pierre de forme conique. La face externe du bouchon venait affleurer la paroi rocheuse, rendant son extraction très difficile. Une chaîne scellée à la face interne du bouchon et dont l'autre extrémité était arrimée à un point fixe, permettait aux défenseurs de rendre le bouchon inamovible sans outillage lourd (levier, masse, burin, barre à mine, pied-de-biche).

Les puits-pièges ou silo-pièges étaient d'autres dispositifs défensifs souvent installés au débouché des couloirs de circulation. Profonds en moyenne de deux mètres, ces trous étaient creusés en forme de poire, de bouteille, c'est-à-dire que leurs parois s'évasaient fortement vers le fond. Une telle forme rend très difficile la remontée, sans aide, d'un homme qui serait tombé dans le piège. L'assaillant qui chutait dedans avait de fortes chances de se fracturer un membre ou de se blesser sérieusement (deux mètres de chute verticale). Mais même indemne, il ne pouvait s'extraire seul du trou dont les parois très évasées n'offrent aucun appui à ses pieds qui battaient dans vide.



**1-**Parfois, le couloir d'accès était une tranchée dans ses premiers mètres, appareillée et voûtée, jusqu'à pénétrer dans la roche vive. *Le Plessis-Prévôt. J. et L. TRIOLET. Souterrains du Poitou. 2003. Alan Sutton, éditeur.*

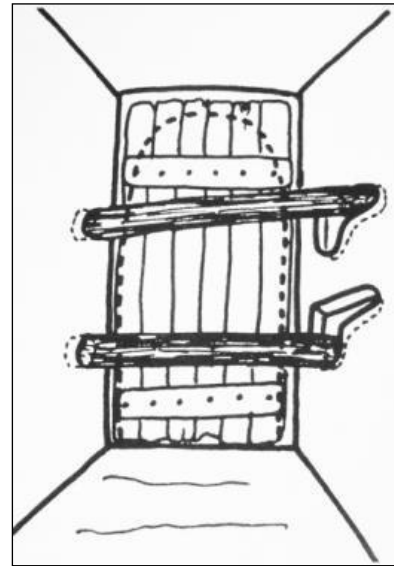
**2-3-**Parler de chatière n'est pas une clause de style ! *Balâtre-en-Blésois. J. et L. TRIOLET. Souterrains de Touraine, Blésois et Vendômois. 2002. Alan Sutton, éditeur et l'Ecusseau. ibib, Souterrains du Poitou. 2003.*



*Cette chatière est déjà « sévère » en elle-même ; la difficulté est encore augmentée par le décalage en hauteur, qui impose de mettre les mains au sol. L'assaillant, désormais, est alors dans une position très vulnérable. J. et L. TRIOLET. Souterrains de Touraine, Blésois et Vendômois. 2002. Alan Sutton, éditeur.*

*Grande niche sans rebord. La Fosse Rouge, Indre-et-Loire. J. et L. TRIOLET. Souterrains du Centre-Ouest. 1991. Éditions de la Nouvelle République.*





*Un des systèmes de blocage des portes : les feuillures en vigule. Photo du bas : Oiré, Maine-et-Loire. J. et L. TRIOLET. Souterrains du Centre-Ouest. 1991. Éditions de la Nouvelle République.*

*Conduit d'aération fait d'éléments tubulaires de poteries, qui était placé dans un puits d'extraction avant comblement de ce dernier.*

*J. et L. TRIOLET. Souterrains du Centre-Ouest. 1991. Éditions de la Nouvelle République.*

### Les souterrains-refuges à défense active

Outre les obstacles déjà cités, ils ont des dispositifs destinés à anticiper sur la progression de l'ennemi vers ces obstacles et, le cas échéant, à le détruire. Ce sont essentiellement des meurtrières et des trous de visée, qui permettent de projeter des traits d'armes blanches et, plus tard, des balles de bouches à feu. Ils datent des XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles.

Ce type de souterrain peut être rattaché à une place forte de surface, dont il serait en quelque sorte l'ultime retranchement. Les deux types de souterrains comportaient parfois des conduits d'aération qui débouchaient au ras du sol. On connaît un exemple de souterrain avec un puits (château de la Haute-cour, à Réaumur, Vendée), mais les quelques cas d'alimentation en eau sont plutôt de petits bassins recueillant l'eau de ruissellement.

À partir du XIV<sup>ème</sup> siècle, la défense des souterrains-refuges se perfectionne : aux obstacles passifs traditionnels présentés précédemment, on ajoute des systèmes de défense active qui font appel à l'intervention humaine. Particulièrement des trous de visée qui, forés dans les parois, permettaient aux défenseurs de faire usage de pieux, d'arbalètes ou, à partir du XV<sup>ème</sup> siècle, d'armes à feu individuelles (bâtons à feu, hacquebutes puis arquebuses). Ces trous de visée étaient le pendant souterrain des archères et autres meurtrières des fortifications de surface. On les appelle trous de visée car leur orientation - donc leur forage - parfaitement calculée par les bâtisseurs du souterrain, permettait de tirer au jugé dans l'obscurité en étant pratiquement certain de toucher l'assaillant. En fait, ces trous de visée suppléaient à la visée naturelle de l'œil humain dans des conditions d'éclairage naturel. Ces trous de visée étaient placés généralement en aval d'un obstacle : porte, puits-piège, chicane, goulot, là où l'assaillant, ralenti ou arrêté par l'obstacle, se trouvait le plus vulnérable.

Deux excellents spécialistes des souterrains-refuges, Jérôme et Laurent Triolet ont établi que des molosses furent probablement utilisés pour la défense des souterrains. En effet, dans certains réseaux, on constate la présence d'anneaux d'attache creusés dans les parois rocheuses. Ces anneaux sont situés à proximité immédiate d'une porte, généralement en amont de celle-ci. Par ailleurs, la présence de ces anneaux à proximité d'un obstacle s'accompagne fréquemment de traces de griffes sur les parois, ce qui laisse à penser que des animaux furent enchaînés là, afin de défendre la porte. Il s'agissait probablement de chiens de forte taille, de type molosse (les chiens de guerre furent fréquemment utilisés au Moyen-âge et jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle) spécialement dressés à attaquer dans l'obscurité.

Tenter de s'emparer d'un souterrain-refuge présentait un réel risque pour les assaillants qui étaient obligés de progresser quasiment à quatre pattes dans des boyaux inconnus, étroits et obscurs où ils pouvaient à tout moment être atteints d'un coup d'épieu ou d'une décharge d'arquebuse jaillis d'un trou de la paroi, soit être agressés par un puissant chien de guerre

bien plus à l'aise qu'eux dans l'obscurité grâce à son odorat. C'était donc un risque disproportionné par rapport au butin à espérer. En effet, les paysans qui se terraient dans ces refuges étaient très pauvres pour la plupart. Ils n'emportaient avec eux que le strict nécessaire en nourriture ainsi que les quelques pièces de monnaie qui constituaient toutes leurs maigres économies. Lorsque les accès et les salles du réseau souterrain étaient de plus grandes dimensions, les réfugiés purent y faire descendre du petit bétail (chèvres, moutons). En effet, dans de nombreux souterrains, des mangeoires creusées en niches dans les parois attestent que certaines salles servirent à abriter de la nourriture sur pieds (ou plutôt sur pattes). Les souterrains-refuges, habilement aménagés, ont donc constitué une remarquable protection contre les raids de soldats et de pillards qui au Moyen-âge, ravageaient les campagnes pendant et après les conflits (Routiers, Écorcheurs, Tard-Venus, troupes anglaises voire les soldats de l'armée royale, etc.) Ces pillards ne restaient d'ailleurs que fort peu de temps dans les villages où ils passaient. Éventuellement ils y bivouaquaient, s'emparaient des objets et de la nourriture que les habitants n'avaient pas pu emmener sous terre, puis repartaient le lendemain ou deux jours après, après avoir incendié quelques masures. Pourquoi les pillards se seraient-ils hasardés dans un souterrain dont ils auraient découvert l'entrée ? Le risque était trop bien connu de ces hommes pourtant peu craintifs. Ils savaient que le jeu n'en valait pas la chandelle et ne voulaient pas prendre le risque de se faire tuer ou gravement blesser pour une poignée de piécettes de monnaie, deux ou trois volailles, un morceau de lard ou quelques femmes à violer...

De par leur fonction défensive remarquablement efficace, les souterrains-refuges ont été très justement qualifiés de "châteaux-forts des pauvres". J. et L. Triolet, auteurs cités précédemment, ont établi, cartes géographiques à l'appui, que les souterrains-refuges se trouvent en plus forte densité dans les régions de plaine ou les larges vallées. En effet, ces lieux n'offraient guère de refuges naturels (hauteurs, montagnes, falaises, grottes et étaient traditionnellement des itinéraires empruntés plus volontiers par les armées d'invasion. On constate également une plus forte densité dans les campagnes ne possédant pas de villes fortifiées ou de châteaux-forts à proximité. Dans ces régions, a priori défavorisées, les paysans, contraints de s'en remettre à eux-mêmes pour assurer leur protection, y creusèrent en grand nombre leurs châteaux-forts souterrains.

Les souterrains refuges furent utilisés dès le haut-Moyen-âge et jusqu'à une époque récente (guerre de 1914-18). L'utilisation de certains souterrains n'a pu durer qu'une brève période ou, au contraire, s'étaler sur plusieurs siècles : des souterrains-refuges creusés au XI<sup>ème</sup> siècle ont pu très bien être réutilisés et réaménagés lors de la guerre de Cent Ans, puis au XVI<sup>ème</sup> siècle lors des Guerres de Religion et, cent ans plus tard, lors de l'invasion des Suédois.

*Les Goupillères, en Touraine. On voit un trou de visée (flèche) et on a une bonne idée de la taille d'une bonne partie de ces souterrains-refuges. J. et L. TRIOLET. Souterrains de Touraine, Blésois et Vendômois. 2002. Alan Sutton, éditeur.*



### De véritables villages souterrains.

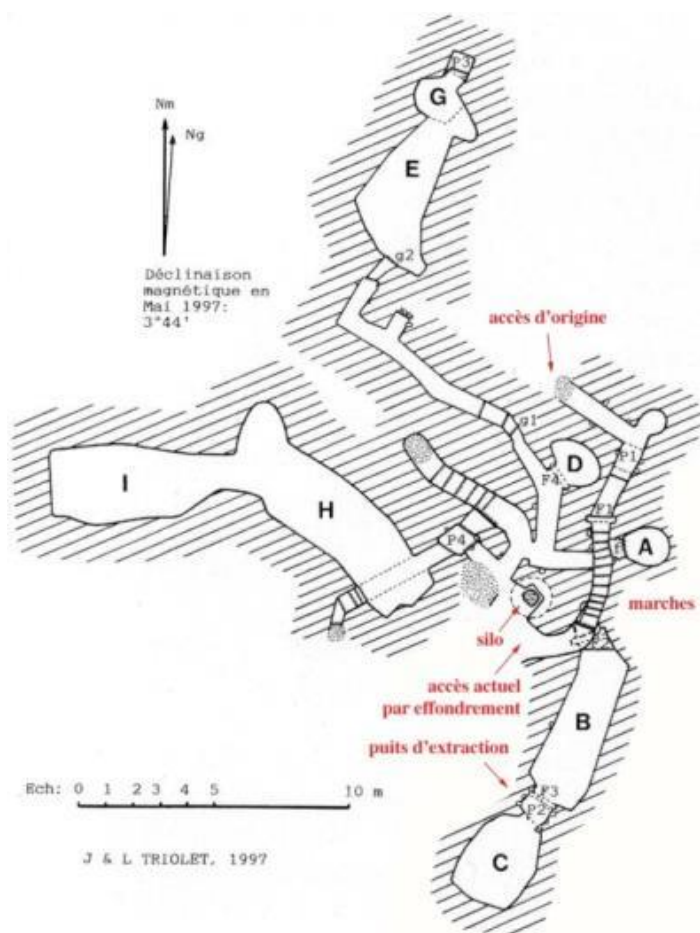
Parfois, ces souterrains-refuges ont pu abriter de petites communautés et devenir de véritables

villages, contrepoint en négatif du village de la surface. Un des plus intéressants est celui de Hiermont, dans la Somme.

*Le souterrain-refuge de l'Ecusseau, dans le Haut-Poitou. On constate qu'il se développe sous une faible surface. Il est accessible actuellement à la faveur d'un effondrement, mais l'entrée d'origine, aujourd'hui bouchée, était plus au nord. Juste après cette entrée, on trouve un puits d'extraction (P1). Ces puits (voir aussi P2, P3 et P4), creusés depuis la surface, permettaient d'évacuer facilement les déblais, notamment s'il y avait des goulets et des chatières. Ils étaient soigneusement rebouchés ; parfois, on conservait dans la masse du remblai un ou des conduits d'aérations.*

*Peu après, une première feuillure (F1). Il y en a 4 au total, qui correspondent à des portes servant à bloquer la progression d'éventuels assaillants.*





*Creusé sur plusieurs niveaux, le souterrain comporte localement des marches ; il conduit à des salles relativement vastes qui ont parfois un petit réduit annexe (A, D, G). On note aussi la présence d'un silo.*

*Bien qu'il ne présente pas de dispositif de défense active, on voit qu'il est agencé pour servir d'abri temporaire à une petite communauté. J. et L. TRIOLET. Souterrains du Poitou. 2003. Alan Sutton, éditeur. p. 25*

Les muches <sup>(1)</sup> de Hiermont font actuellement partie des souterrains-refuges les mieux conservés du Ponthieu, ancien comté français dont la capitale était Abbeville. La principale s'ouvre dans l'église du village par une rampe descendante, longue de 25 mètres, maçonnée en pierre taillée et voûtée en redan (ressaut vertical ménagé au plafond, de distance en distance). La suite se divise en deux rues qui partent du pied de la rampe. La galerie, qui va du nord au sud, longue de 52 mètres, se termine en cul-de-four. Les habitants l'appellent la « rue droite », en raison de sa forme rectiligne. La deuxième rue, d'une longueur à peu près équivalente à la première, serpente en décrivant plusieurs courbes de direction est-ouest. On la nomme la « rue bossue » et plus communément la « rue mauvaise », par allusion au mauvais état des chambres qui y aboutissent. Les chambres, tantôt simples, tantôt doubles ou triples, sont à l'origine au nombre de soixante-quinze.

On remarque dans le souterrain des traces de frottement, des niches pour les lampes, des feuillures, à l'entrée des chambres, lesquelles permettaient d'adapter des portes, ainsi que de nombreuses inscriptions sur les murs.

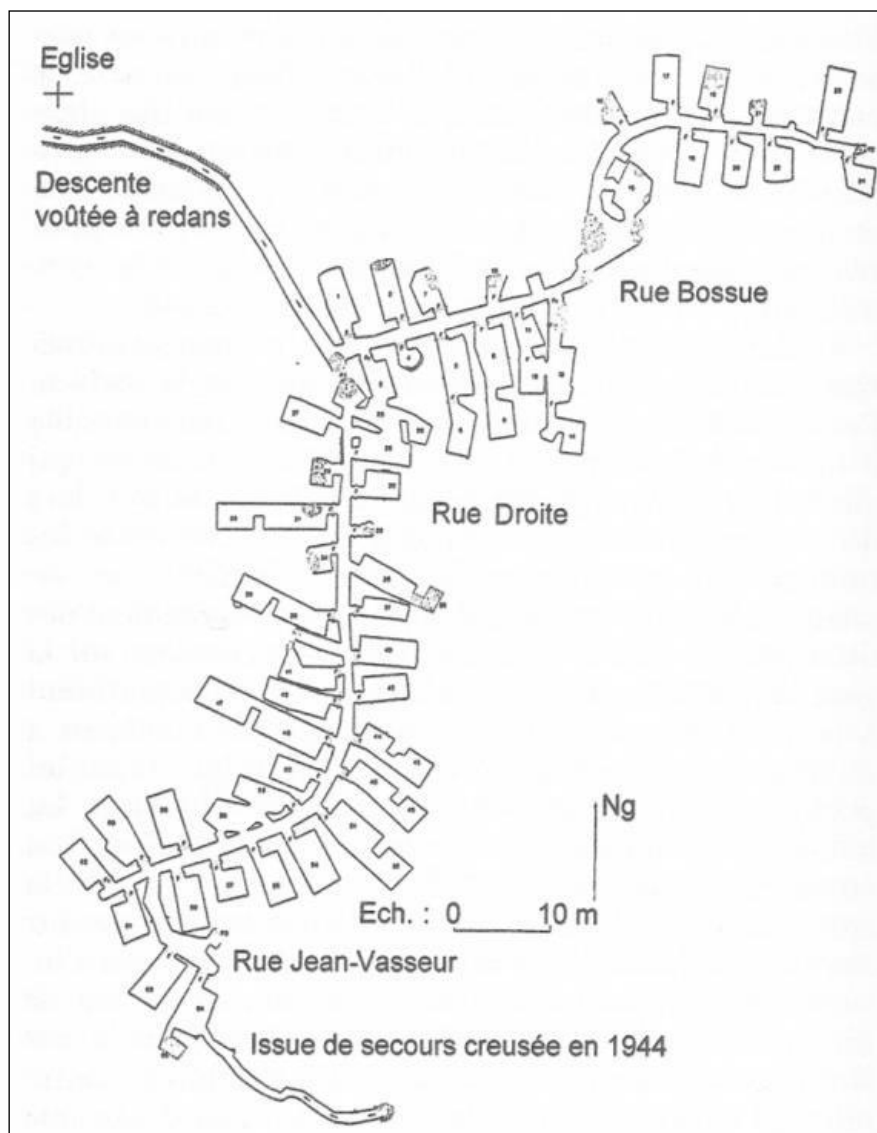
Creusé pendant la guerre de Trente Ans.

VIII. TRIOLET, J. et L. (2011) : La guerre souterraine. Perrin. Pp. 88-96



*Visite organisée par les Randonneurs d'Abbeville : la rampe d'accès avec la voûte à redans.*

<sup>1</sup> *Se mucher, en picard, signifie se cacher, d'où le nom de muches donné à ces ouvrages.*



*Plan du grand souterrain-refuge villageois de Hiermont, dans la Somme. Topographie J. et L. Triolet, 1992, et d'après J.-P. Fourdrin, 1976, pour les parties devenues inaccessibles.*

### Les souterrains annulaires

Ce sont ceux qui posent le plus d'interrogation, faute de montrer une destination claire et précise. Dans leur tracé, la galerie décrit un ou plusieurs anneaux. On y a vu un but culturel : culte des morts ? de la Terre-Mère ? mais aucun écrit, aucun document archéologique ne peut apporter quelque lumière sur leur destination. La large période à laquelle on les pense utilisés, XI<sup>ème</sup> à XVI<sup>ème</sup> siècle, montre bien la fragilité des hypothèses à leur endroit et, si l'on y cherche des réminiscences païennes, une « survivance » extrêmement têtue (encore que le règne d'Henri IV voit se développer une « chasse aux sorcières » féroce, comme on a pu le voir dans le Labourd, au Pays Basque, avec Pierre de Rosteguy de Lancre).

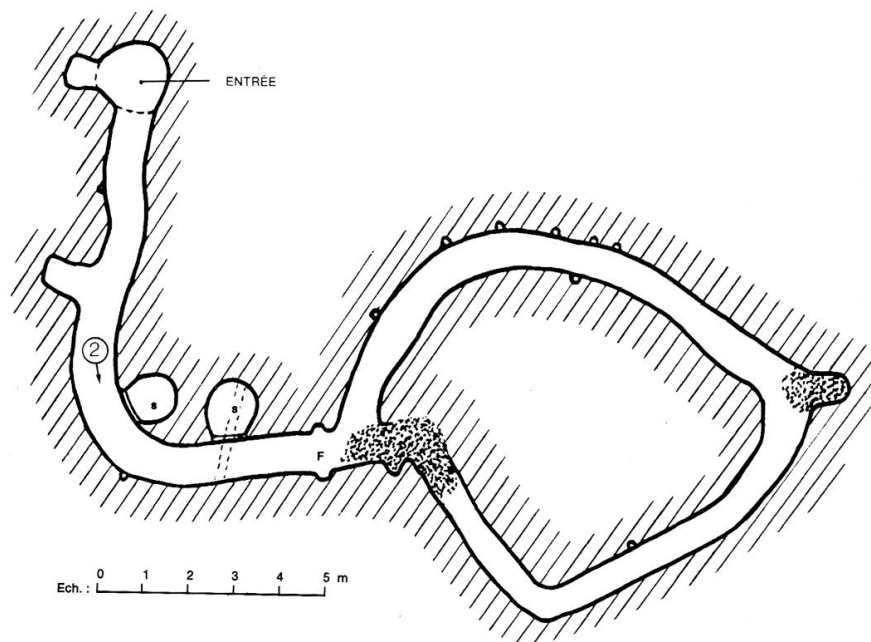
Toutefois, ces souterrains annulaires ont une zone de répartition assez circonscrite à l'Auvergne et au Limousin.

On trouve en France, en République tchèque et dans le nord de l'Autriche des souterrains annulaires, formés de galeries dessinant un ou plusieurs anneaux, et situés dans des zones géologiques particulières. Selon plusieurs archéologues et ethnologues ces souterrains semblent avoir eu une fonction culturelle dans l'Antiquité et jusqu'au Moyen-âge. En France, un groupe de souterrains annulaires est localisé dans la partie nord-ouest des Deux-Sèvres et la partie nord-est de la Vendée<sup>1</sup>. Cette région est caractérisée par un sous-sol composé de granite, d'arène granitique ou de schiste inadapté au forage. De fait, les vastes salles, les couloirs larges sont exclus. D'autres régions comme le Forez et le Velay présentent une densité de souterrains annulaires supérieure à la moyenne nationale. La morphologie des souterrains annulaires semble résulter de ces contraintes techniques imposées par la dureté du sous-sol rocheux.

Les souterrains annulaires ne présentent que rarement des aménagements de défense. Leur creusement initial ne semble donc pas avoir été dicté par des impératifs sécuritaires. Si dispositifs défensifs il y a, il est probable qu'il s'agisse d'une réutilisation ultérieure du souterrain annulaire en souterrain-refuge.

Par contre, la vocation cultuelle des "souterrains annulaires", souvent avancée dans les publications, n'est pas formellement confirmée par des découvertes matérielles (statuettes, sculpture des parois...) mais semble liée au culte de la terre nourricière.

Pour Éric Clavier, ces souterrains n'ont été utilisés ni comme lieu de culte ni comme refuge ; « Il penche plutôt pour un usage agricole, mais il se garde de poser des conclusions définitives. »<sup>2</sup>.



*Souterrain annulaire du Fourneau dans le sud du Berry. Topographie J. et L. TRIOLET.*

Dans le couloir d'accès, après un coude à gauche, en paroi gauche, deux niches, puis une feuillure qui semble construite pour une porte qui se ferme de l'intérieur. L'anneau se divise en deux branches de 13m chacune, qui se rejoignent au niveau d'un diverticule terminal. Celle de gauche, large de 0,70m et haute de 1,30m en moyenne possède, creusées à environ 1m du sol, six petites niches dans sa paroi gauche et une dans sa paroi droite, interprétées comme des réceptacles à luminaires. Celle de droite, effondrée environ 3m après la feuillure, ne possède qu'une niche dans sa paroi gauche.

### Les cluzeaux de falaise.

C'est une forme originale de souterrain-refuge dans laquelle la difficulté d'entrée « inamicale » n'est plus souterraine, mais aérienne, comme on peut en juger par ce texte de Laurent Triolet :

« ... Perchés au cœur de parois verticales, les cluzeaux de falaise se distinguent de toutes les autres cavités creusées de main d'homme par leur difficulté d'accès. Une fois au pied de la falaise, à l'aplomb de l'ouverture, il faudrait pouvoir escalader jusqu'aux anneaux creusés dans la roche auxquels les assiégés attachent des cordes dans les périodes calmes, ou disposer d'une très longue échelle, le tout sous le tir des défenseurs... »

Dans d'autres cas, notamment pour les cluzeaux les plus élevés, il existe une voie d'accès d'un autre type. A partir du sommet du plateau, une sente dérobée conduit jusqu'à des marches entamant la paroi et descendant vers le vide. Côté précipice, aucune trace de balustrade, côté roche, des prises aménagées pour les mains. Entre vide et paroi, la descente se fait lentement ; il faut garder l'équilibre, le moindre faux pas et c'est la chute. Du fait de leur étroitesse et de leur extrême simplicité, ces voies d'accès descendant à flanc de falaise se confondent avec leur support minéral : impossible de les déceler depuis le sol. Même une fois au sommet, le chemin reste difficile à déceler. Dans certains cas, la communication depuis le plateau se fait par un couloir creusé dans la roche qui s'enfonce jusqu'à la cavité, à la manière du couloir d'accès d'un souterrain-refuge classique. Quelle que soit leur configuration précise, ces différents types d'accès par falaise posent bien des problèmes à un assaillant qui n'en connaît pas l'accès... Ici, la peur du vide remplace la peur du noir... »

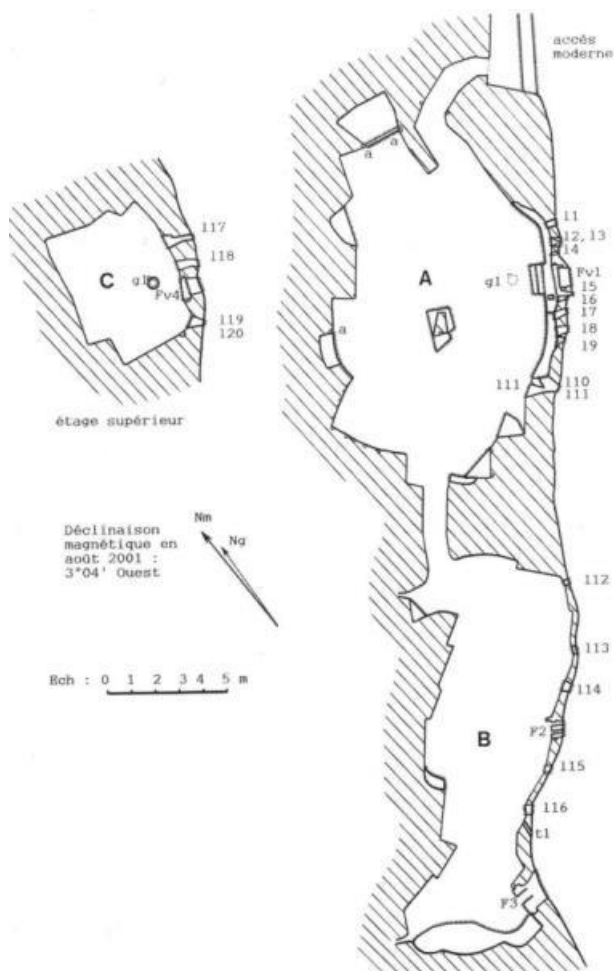
L'entrée principale de ces cluzeaux, outre la difficulté d'accès, comportait une porte difficile à forcer, d'autant qu'elle était flanquée par des meurtrières ; des conduits inclinés faisaient office de mâchicoulis. De ce fait, les cluzeaux de falaise, outre leur rôle défensif, avaient un rôle de surveillance de la campagne environnante, d'autant que certains cluzeaux pouvaient communiquer entre eux par signaux sonores et optiques dans la même falaise, ou même de cluzeaux situés sur des rives opposées. Ils semblent avoir été creusés dès le XIII<sup>ème</sup> siècle et réutilisés jusqu'aux guerres de Religion. Certains, comme la Roque-Saint-Christophe (voir plus haut) étaient de véritables villages.



*Cluzeau de falaise du Colombier, dans un mamelon rocheux du Ribéracois. On voit l'entrée, précédée de quelques « marches ». L'accès se faisait par des cordes ou des échelles, que l'on retirait en cas de danger.*



*Topographie et photos de J. et L. TRIOLET, in « Troglodytes du Sud-Ouest, Alan Sutton éditeur, pp. 51-61 ».*



*Cluzeau de falaise du Moulin I, en Périgord noir. Il comporte deux étages. Les deux salles du bas (A et B) s'ouvrent chacune sur la falaise au moyen de nombreuses lucarnes de surveillance et d'une ou deux portes d'accès qui se fermaient à l'aide d'une porte. Ces deux salles communiquent entre elles par un couloir étroit. L'accès à la salle supérieure (C) se fait par un goulot vertical (photo suivante) difficile à franchir. L'ensemble s'organise à la façon des souterrains-refuges classiques qui comportent plusieurs salles reliées par des couloirs étroits et des goulots. La différence réside seulement dans les entrées situées au milieu d'une paroi abrupte et la fonction de surveillance possible du fait de la position élevée.*

### Bibliographie.

- AVRILLEAU, S. (2005) : Les cluzeaux du Périgord. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 12-19.
- CLAVIER, E. ; MONTROBERT, L. (2005) : Les souterrains annulaires. Regards sur un phénomène rural de l'Europe médiévale. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 56-61.
- CONTE, P. (2005) : Limousin-Périgord. Les souterrains médiévaux. Nouveaux axes de la recherche archéologique. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 20-23.
- COUSTET, R. (2005) : Les souterrains du Tarn. Le Tarn, une terre de contrastes. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 44-49.
- PETIT, B. (2005) : Les « muches ». Souterrains aménagés de Picardie. Monuments d'une résistance rurale collective pendant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 24-31.
- REWERSKI, J. ; GILBERT, Ch. (1986) : Le monde souterrain de l'Anjou. Editions de la Nouvelle République.
- SAUGET, J.-M. ; USSE, J.-Ph. (2005) : Auvergne. Habitats troglodytiques et souterrains. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 38-43.
- STEVENS, L. ; AVRILLEAU, S. (2005) : L'étude des souterrains en France. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 2-5.
- TRIOLET, L. (2005) : Troglodytes du Sud-Ouest. Alan Sutton, éditeur.
- TRIOLET, J. et L. (1991) : Souterrains du Centre-Ouest. Editions de la Nouvelle République.
- TRIOLET, J. et L. (2002) : Souterrains de Touraine, Blésois et Vendômois. Alan Sutton, éditeur.
- TRIOLET, J. et L. (2003) : Souterrains du Poitou. Alan Sutton, éditeur.
- TRIOLET, J. et L. (2005) : Les souterrains-refuges en France. Souterrains, vie et organisation. Dossiers d'archéologie, n° 301. Mars 2005. pp. 6-11.